

de l'air. La monotonie et la tristesse en sont exclues. Quand on entre dans le campo santo de Turin ou de Florence on se croirait dans un parc d'agrément. Les fleurs y étalent leurs couleurs les plus vives, la nature et l'art se plaisent à vous sourire, et vous n'emportez de là que des impressions de calme et de douceur. Je ne connais, en Italie, qu'un seul cimetière où l'art parle éloquemment de la mort : c'est le Campo santo de Pise. Mais ce fameux cimetière n'est pas un cimetière comme un autre : c'est un cloître. Il est né en quelque sorte sous l'inspiration farouche de Dante. Le souffle du poète y a passé et s'y est même reposé. Le cavalier de la mort a été fixé sur la muraille par Andréa Orcagna, et il préside du haut de son coursier au sommeil éternel de ses victimes.

Le Campo santo de Pise est un cloître, mais c'est aussi un musée. Si les restes de fresques primitives attribuées à Giotto, à Simone Memmi, à Taddeo Gaddi, à Buffal-maco, sont à moitié détruites par le temps et la main des hommes, il en reste encore assez pour attirer les esprits studieux. Les fresques de Benozzo Gozzoli, et surtout celles des deux Orcagna, suffiraient pour retenir les artistes, en même temps que les marbres antiques appelleraient les archéologues. Sous les galeries qui règnent au pourtour de l'édifice, on rencontre assez d'œuvres des débuts de la Renaissance pour permettre d'y élever à leur rang les premiers sculpteurs de l'école pisane, Nicolas et Jean de Pise, les auteurs des merveilles du baptistère de cette ville, les prédécesseurs, au baptistère de Florence, de l'œuvre définitive de Ghiberti. Il est remarquable que ces villes florissantes de l'Italie centrale, Pise, Florence, Sienne, tout en se déchirant les entrailles, se prêtaient volontiers leurs meilleurs artistes ; et alors qu'elles ne songeaient qu'à se détruire les unes les autres, frayaient à leurs ennemis, les voies de la célébrité par un échange d'hommes de génie qui devaient toutes les immortaliser.